

Belcaster 1948

Le ton montait. Elle geignait, il braillait. Rita ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais elle savait que sa mère et l'oncle Jimmy se disputaient.

Malgré le raffut, sa sœur, Rosie, dormait à poings fermés dans le lit qu'elles partageaient, leur chat Félix blotti contre elle. Rita se leva et sortit sans bruit sur le palier. Un rai de lumière s'échappait par la porte entrebâillée de la cuisine, jetant des ombres sur le vieux lino marron du couloir. Les voix devenaient de plus en plus hargneuses. Rita s'accroupit au pied de la rampe et appuya son front contre les barreaux. D'ici, elle pouvait capter des bribes de conversation qui montaient du rez-de-chaussée.

— ... m'enlever mes enfants, disait sa mère.

— ... les gosses d'un autre ! rugit oncle Jimmy. Bon sang de bonsoir ! Si tu n'arrêtes pas de chialer, je me casse pour de bon !

Une chaise vola et la porte de la cuisine s'ouvrit à la volée. Rita se dépêcha de regagner sa chambre. Elle bondit dans le lit et remonta les couvertures par-dessus sa tête. Son cœur battait à tout rompre et ses tempes se mirent à bourdonner quand des pas résonnèrent dans l'escalier. C'était *lui*.

— Rita ! C'est toi ? Qu'est-ce que tu fiches encore ?

Il n'avait pas allumé sur le palier, et lorsqu'il gravit la dernière marche, il trébucha sur Félix, le chat, et manqua s'étaler la tête la première.

— Maudite bestiole ! maugréa-t-il.

Il voulut lui donner un coup de pied, mais Félix avait déjà filé. Jimmy Randall s'arrêta et tendit l'oreille. Aucun bruit ne lui parvint

de la chambre des filles. Il jeta un coup d'œil par la porte entrouverte, mais il faisait trop noir pour voir quoi que ce soit. On n'entendait que la respiration régulière des deux gamines endormies.

Ce doit être cette saloperie de chat, songea-t-il. Je ne comprends pas pourquoi Mavis le garde ici. Si c'était chez moi...

Sauf que ce n'était pas chez lui. Pas encore. Mais cela ne saurait tarder. Une jolie petite maison dans Ship Street, une rue bordée d'autres jolies petites maisons. Enfin, pas toutes. Beaucoup avaient été endommagées par les bombardements : vitres brisées, façades décrépites, jardins encombrés de gravats. Mais du moins, tenaient-elles encore debout. Jimmy était d'accord pour faire quelques travaux, du moment qu'il pouvait récupérer la maison et la partager avec Mavis, mais certainement pas avec cette marmaille. Tout ce qu'il devait faire, c'était se débrouiller pour avoir son nom sur le bail de location. Et à lui la belle vie.

Rita l'entendit refermer la porte, mais elle resta immobile, au cas où il serait resté dans la pièce pour essayer de la surprendre. Elle attendit deux longues minutes avant d'ouvrir les yeux. Elle dressa l'oreille et entendit à nouveau sa voix, moins forte cette fois, et qui venait d'en bas, assurément.

L'oncle Jimmy était entré dans leurs vies deux mois plus tôt. Au début, quand il leur rendait visite, il était toujours souriant. Il leur avait même apporté du chocolat une fois. En réalité, c'était pour maman, mais elle en avait donné un carré à Rita et Rosie jusqu'à ce que toute la tablette y passe. Malgré cela, Rita avait peur de lui. Il avait une grosse voix et s'énervait facilement.

Rita n'avait pas l'habitude de vivre avec un homme. Elle n'avait pas beaucoup de souvenirs de son père. Maman disait qu'il était allé à la guerre et n'était jamais rentré. Il était parti avant la naissance de Rosie pour se battre contre les Allemands. Rita savait qu'il servait dans la Royal Air Force, et qu'il effectuait une mission au-dessus du territoire allemand le soir où son avion avait été porté disparu. Il y avait une photo de son père en uniforme dans un cadre en argent sur l'étagère de la cuisine. Où que l'on soit assise, il vous suivait des yeux et vous souriait. Elle aimait bien contempler son visage auréolé d'une épaisse cheve-

lure ondulée en partie recouverte par son calot de soldat. Rosie avait hérité de ses cheveux blonds et bouclés. Mais Rita, qui était brune avec des cheveux raides, comme sa mère, avait toujours regretté de ne pas ressembler à sa sœur... et papa.

Quelque temps après, la photo avait disparu.

— Il est où papa ? demanda Rita, un matin, en réalisant que le portrait n'était plus à sa place.

— Je l'ai enlevé. Il faut que je nettoie le cadre, répondit sa mère sans même relever les yeux.

— Je peux nettoyer, moi, si tu veux.

— En fait, il était cassé et j'ai dû le porter à réparer.

Après cela, Rita ne posa plus de questions. Elle avait compris que la photo ne reviendrait jamais et que cela avait un rapport avec Jimmy Randall.

L'arrivée de Randall avait tout changé. Il était souvent à la maison quand Rita et Rosie rentraient de l'école. Avant, leur mère venait les chercher à la sortie des classes, mais depuis qu'oncle Jimmy – comme elles l'appelaient – était entré dans leurs vies, maman était trop occupée, et c'était à Rita, désormais, de veiller sur Rosie et de la ramener à la maison.

— Surtout, ne lâche pas la main de ta sœur, et ne traînez pas, disait maman.

Et c'est ainsi que chaque jour, à l'exception des jeudis, Rita ramenait Rosie à la maison en faisant bien attention avant de traverser la rue. Presque chaque soir, elles trouvaient l'oncle Jimmy à la cuisine avec maman. Les jeudis, mamie venait les attendre à la sortie de l'école et les faisait dîner. Parfois, elle les laissait jouer un petit moment dans le square.

— J'aime pas l'oncle Jimmy, avoua un jour Rita à sa grand-mère. Il est tout le temps en colère. J'ai fait tomber une tasse hier et il m'a renvoyée dans ma chambre sans dîner, alors que je l'avais même pas cassée.

Lily la prit dans ses bras en s'efforçant de la consoler.

— Ce n'est pas grave, ma chérie. Il ne va peut-être pas rester.

Lily Sharples était la mère de Mavis. Veuve, elle aussi, elle vivait dans Hampton Road, où elle était venue s'installer quand elle s'était mariée. Sa maison à elle avait été épargnée par les

raids aériens de la Luftwaffe alors que d'autres avaient été démolies. Malgré les bombardements répétés, Lily avait tenu bon.

— Il y a presque trente ans que je vis ici, avait-elle déclaré un jour, et j'y resterai jusqu'à ma mort.

Lily se faisait du souci pour Mavis et les enfants. Après cinq ans de veuvage, elle jugeait légitime qu'elle se soit remise en ménage, mais elle aurait préféré que ce ne soit pas avec Jimmy Randall, qui avait la tête près du bonnet et aucune patience avec les enfants. Une fois, il avait giflé Rita devant elle. La joue en feu, la fillette était venue se réfugier dans les bras de sa grand-mère, et Lily s'était écriée :

— Était-ce vraiment nécessaire ?

Jimmy l'avait foudroyée du regard en rétorquant :

— Il faut qu'elles comprennent qu'elles doivent obéir tant qu'elles ne seront pas chez elles !

— Mais, elles sont chez elles ! s'était rebiffée Lily. C'est vous qui n'êtes pas chez vous !

Elle décida d'en parler à Mavis.

— Tu sais que Jimmy terrorise les filles ? Elles ne devraient pas avoir peur dans leur propre maison.

— Qu'est-ce que je dois faire ? Rester seule jusqu'à la fin de mes jours sous prétexte que Don n'est plus là ?

— Non, bien sûr que non. Mais il faut penser aux enfants. Est-ce vraiment l'homme qu'il te faut ?

— Elles rouspètent parce qu'elles sont obligées d'obéir et qu'elles n'ont pas l'habitude d'avoir un père. Mais elles finiront par s'y habituer. Il n'a pas un caractère facile, voilà tout.

— Il ne les aime pas, répondit Lily calmement.

— Ce ne sont pas les siennes. Mais il n'empêche qu'il s'occupera d'elles comme il s'occupe de moi.

— Vous allez vous marier ?

Mavis haussa les épaules.

— Peut-être.

Lily fixa sa fille du regard.

— Tu veux dire qu'il vit avec toi, qu'il dort ici quand les petites sont à la maison ? Ce n'est pas convenable, Mavis. Ton père n'aurait pas approuvé.

— Plus rien n'est comme avant, maman. La guerre a tout changé. Il y a trop d'hommes qui ne sont pas rentrés. Mais Jimmy, si, et je vais rester avec lui.

— Il n'a même pas de travail.

— Il en trouvera. Il paraît qu'on recrute pour la reconstruction. Son ami Charlie lui a dit qu'il allait lui trouver un travail sur le chantier où il bosse. Tu verras.

Le lendemain matin, quand Rita et Rosie descendirent prendre le petit-déjeuner avant d'aller à l'école, oncle Jimmy n'était pas là, mais maman avait un bleu sur la figure.

— Je ne suis vraiment pas maligne, dit maman quand Rita tendit la main pour tâter l'hématome. Je me suis retournée trop vite et je me suis cognée à la porte !

— Vraiment pas maligne, répéta Rosie en riant, maman *pas maligne* !

Toute la journée, les vociférations de la veille au soir résonnèrent dans les oreilles de Rita. Oncle Jimmy braillant, maman en larmes, le bruit de la chaise renversée. Rita se fit gronder par la maîtresse parce qu'elle était dans la lune, mais quand la journée s'acheva, sa décision était prise. En sortant de l'école, elles iraient chez grand-mère. Mamie n'habitait pas loin et il n'y avait pas de route à traverser.

Après la classe, elle alla chercher Rosie dans la cour de récréation, puis elles franchirent le portail et prirent la direction opposée à celle de la maison, Rosie sautillant gaiement à côté d'elle.

— Où est-ce qu'on va ?

— Chez mamie, dit Rita en tenant fermement sa sœur par la main.

— Chic alors. Et on va rester dîner ?

— J'espère.

Quand Rita frappa à sa porte, leur grand-mère fut surprise de les voir, car on n'était pas jeudi.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? leur demanda-t-elle.

— On veut pas rentrer à la maison, expliqua Rita.

— On a faim ! s'exclama Rosie en saisissant la main de sa grand-mère. On peut rester dîner, dis, mamie ?

Lily ouvrit une boîte en fer et leur donna à chacune un biscuit, puis demanda :

— Pourquoi est-ce que vous ne voulez pas rentrer à la maison ? Votre pauvre mère va s'inquiéter et se demander où vous êtes passées.

— Je veux pas rentrer, insista Rita. Oncle Jimmy est sûrement là-bas.

— Et quand bien même, c'est l'ami de ta maman, non ?

— Ils se sont disputés. Oncle Jimmy a crié et maman a pleuré. J'aime pas ça.

Lily enveloppa la fillette de ses bras.

— Non, bien sûr, mon chaton, mais il faut rentrer. Sinon, maman va se faire du souci. Je vais mettre mon manteau et vous raccompagner.

Elles retournèrent à Ship Street. Rosie sautillait en tenant la main de sa grand-mère, tandis que Rita marchait en silence à ses côtés. Lily savait bien que Rita lui en voulait. Elle était venue chez elle pour chercher refuge et voilà qu'elle la ramenait chez sa mère. Mais que pouvait-elle faire d'autre ? Mavis se rongerait les sangs si ses filles ne rentraient pas.

À la maison, Mavis était assise à la cuisine devant une tasse de thé. Elle écarquilla des yeux surpris quand elle vit ses filles avec leur grand-mère.

— Mavis, il faut que nous parlions, toi et moi, lui dit Lily. Fais-les donc dîner pour qu'on puisse discuter tranquillement ensuite.

— Mais pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— J'ai raccompagné les filles.

— Oh, fit Mavis en jetant un coup d'œil à la pendule. Tu les as croisées dans la rue ?

— Elles sont venues me rendre visite.

Mavis haussa les épaules et désigna la porte.

— Vous deux, allez jouer dehors. Je vous appellerai quand le dîner sera prêt.

— Viens, Rosie, dit Rita en entraînant sa sœur avec elle. J'ai vu Maggie dehors.

Une fois les filles sorties, Lily tira une chaise et s'assit.

— Que t'est-il arrivé ? demanda-t-elle en remarquant l'ecchymose sur la joue de sa fille.

Mavis rougit.

— Je me suis cognée à la porte.

Lily la dévisagea un moment en silence, puis déclara :

— Rita est venue chez moi après l'école. Elle ne voulait pas rentrer à la maison. Elle m'a dit que toi et Jimmy vous étiez disputés.

— On ne s'est pas disputés !

— Rita vous a entendus et ça l'a contrariée.

— Il n'y a vraiment pas de quoi. Nous avons juste eu une petite discussion.

— Comme celle que tu as eue avec la porte.

Mavis explosa :

— Tu n'as pas le droit de venir ici pour me dire ce que je dois faire. Ce sont mes enfants, et je mène ma vie comme je l'entends.

— Mais elles ont peur de Jimmy, insista Lily.

— Tant pis pour elles. Il va falloir qu'elles s'habituent, parce qu'il va rester ici.

Soudain son visage se crispa et elle ajouta :

— Je suis allée chez le médecin aujourd'hui, maman. Non, pas à cause du bleu. Jimmy s'est excusé. Il ne le fera plus. En fait, je suis allée consulter parce que... je suis enceinte.

— De Jimmy ?

— Évidemment, voyons ! Pour qui me prends-tu ?

— Et il en dit quoi ? demanda Lily.

— Il n'est pas au courant. Je n'ai vu le médecin qu'aujourd'hui... même si je m'en doutais. Il y a cinq mois que je n'ai plus mes règles.

— Quand est-ce que tu vas lui dire ?

— Je ne sais pas. Ce soir peut-être. Il faut que je choisisse le bon moment.

— Et les filles ? Il va falloir que tu leur dises.

— Pas tout de suite, marmonna Mavis. Ça peut attendre... et toi, bouche cousue, maman, tu m'entends ? Maintenant, il faut que je fasse dîner les filles pour qu'elles aient fini de manger quand Jimmy rentrera.

Elle coupa deux tranches de pain qu'elle tartina de margarine.

— Tu veux bien les appeler ?

Lily sortit sur le pas de la porte et aperçut les fillettes en train de jouer à la marelle sur le trottoir. Elle sourit en voyant Rita qui s'efforçait de faire avancer son caillou en équilibre sur une seule jambe et avec les bras écartés. Soudain, elle repensa à ce que Mavis venait de lui dire et son sourire disparut. Tout ceci n'augurait rien de bon. Cependant, elle était loin de se douter à quel point la vie de ses petites-filles allait changer.

Les fillettes étaient couchées depuis longtemps quand Jimmy rentra. Mavis lui avait préparé son dîner, pensant qu'il serait là sur le coup de six heures, comme d'habitude. Mais ce soir, il était sorti boire un coup avec son ami Charlie, qui lui avait trouvé du travail. On manquait de main-d'œuvre pour reconstruire tous les sites qui avaient été bombardés. Ce n'était pas le genre de boulot dont Jimmy rêvait, mais cela lui permettrait de mettre du beurre dans les épinards. Sans compter qu'on pouvait chiper des trucs ici ou là, à condition d'être discret et de ne pas se faire pincer par le contremaître. Charlie lui avait expliqué qu'on trouvait souvent des objets précieux, parmi les gravats et la broussaille, qu'on pouvait revendre ensuite au marché noir. Il était tard lorsqu'il entra en titubant dans la cuisine où Mavis était occupée à raccommoder un chandail. Au lieu de se lever pour lui souhaiter la bienvenue, elle se contenta de lui sourire sans cesser son ravaudage, ce qui mit Jimmy hors de lui. Cette gourde aurait dû lui sauter au cou et lui servir son dîner, surtout maintenant qu'il avait décroché un boulot et qu'il allait participer aux frais du ménage.

Il se laissa tomber sur une chaise en maugréant :

— Où est mon dîner ?

— Dans le four, dit Mavis en posant promptement son ouvrage. Je te l'apporte tout de suite. Je crains qu'il n'ait un peu trop cuit... Je pensais que tu rentrerais plus tôt.

Elle plaça devant lui une saucisse avec de la purée, accompagnée d'une sauce brunâtre qui avait séché sur le coin de l'assiette.

Jimmy lui jeta un regard furieux.

— Qu'est-ce que c'est que cette ragougnasse ? On dirait de la merde !

D'un revers de main, il balaya l'assiette, qui alla se fracasser sur le sol. Mavis fit un pas en arrière tandis que Jimmy se mettait à hurler :

— Nettoie ça tout de suite et sers-moi à manger !

Comme elle se baissait pour ramasser l'assiette en miettes, elle sentit sa présence derrière elle et se recroquevilla instinctivement, en laissant échapper un gémissement apeuré.

— Ne me frappe pas, Jimmy ! Je suis enceinte.

— Putain de merde ! dit-il en se laissant retomber sur sa chaise. Il ne manquait plus que ça !

Puis il posa sa tête sur la table et s'endormit.

Mavis parvint tant bien que mal à lui faire monter les escaliers et à le mettre au lit après lui avoir ôté ses chaussures. Elle sortit ensuite sans bruit sur le palier et alla jeter un coup d'œil dans la chambre de ses filles. Elles avaient l'air de dormir, mais avec Rita, on ne pouvait jamais être certain de rien. Elle les avait sûrement entendus se disputer, hier soir, et était allée tout rapporter à sa grand-mère, qui était venue ici pour lui faire la morale. Mavis attendit un moment devant la porte, mais aucun bruit ne lui parvint. Elle redescendit à la cuisine, passa la serpillière et se prépara une tasse de thé. Elle était épuisée. Est-ce que Jimmy allait se souvenir de ce qu'elle lui avait dit, demain, quand il se réveillerait ? Elle aurait préféré le lui annoncer autrement, pas d'une façon aussi abrupte, mais les mots lui avaient échappé. Quelle serait sa réaction ? Allait-il revenir à de meilleurs sentiments, ou allait-il la quitter et la laisser seule avec trois enfants ?

Bah, il allait sûrement se faire à l'idée de devenir papa. Surtout si c'était un garçon. Tous les hommes avaient envie d'avoir un fils. Elle songea à Don. À lui, ça lui était bien égal que ce soit un garçon ou une fille. « Du moment que le bébé est entier », lui avait-il dit en lui caressant le ventre, « ça me va ! »

Et c'était vrai. Il adorait Rita et il aurait sans doute aimé Rosie tout autant, s'il avait été là quand elle était née.

Jimmy allait certainement aimer son enfant lorsqu'il se serait fait à l'idée d'être père. Après quoi, ils se marieraient rapidement pour que le gamin ne soit pas un bâtard.

Le matin venu, Mavis accompagna les filles à l'école.
— Vous rentrez directement à la maison cette fois, dit-elle à Rita. Vous n'allez pas chez mamie.

— Non, maman.

Rita avait entendu la scène de la veille ; l'assiette fracassée ; sa mère aidant Jimmy à monter les escaliers. Terrorisée, elle s'était recroquevillée tout au fond de son lit, puis avait finalement glissé dans le sommeil. Ce matin, elle était soulagée de partir à l'école.

Quand Jimmy émergea enfin, il poussa la porte de la cuisine et beugla :

— Qu'est-ce qu'il y a à déjeuner ?

— Des tartines de pain grillé ? suggéra timidement Mavis.

— Autant aller trimer le ventre vide, grommela-t-il en s'affalant sur une chaise.

Mavis s'empressa de lui servir une tasse de thé et de mettre deux tranches de pain à griller.

— Ils t'ont engagé alors ?

— Bien sûr, je te l'ai dit hier soir. Je commence lundi.

Il ne lui avait rien dit, mais ce n'était pas le moment de se chamailler. Il sirota son thé tandis qu'elle retournait les toasts, puis les déposait sur une assiette. Il attrapa la margarine, l'étala sur son pain, puis mordit dedans à pleines dents.

Tout ce qu'il me restait de margarine, songea Mavis, dépitée. Maintenant, on va devoir patienter jusqu'à la semaine prochaine.

— J'ai besoin de ton carnet de rationnement, dit-elle. Je n'arrive plus à joindre les deux bouts.

Jimmy haussa les épaules.

— Tu dis ça comme si j'avais pris pension.

— Il me faut des rations supplémentaires, insista-t-elle avec une témérité qui la surprit elle-même. Les filles ont besoin de manger, quant à moi...

Il la regarda.

— Toi ? Ah oui, c'est vrai, t'es en cloque.

— C'est ton bébé, Jimmy ! Notre bébé. Je porte ton enfant.

Il ne répondit rien.

— Jimmy, on va avoir un enfant. Tu vas devenir papa.

— Ça va, je suis pas sourd. Tu voudrais quoi, au juste ? Que je danse la gigue ? Et d'ailleurs, comment tu sais qu'il est de moi ?

— De qui veux-tu qu'il soit ? Tu es le seul homme que j'aie connu depuis la... mort de Don.

— Si tu le dis.

Mavis sentit les larmes lui monter aux yeux.

— C'est *notre* enfant et il va naître fin juin.

— Eh bien, soit, c'est mon enfant, maugréa Jimmy.

— Jimmy... ce ne serait pas juste... Je veux dire que...

— Tu vas cracher le morceau, oui ou merde !

Mavis inspira profondément.

— Je ne veux pas d'un bâtard, Jimmy.

Voyant qu'il restait coi, elle prit son courage à deux mains.

— Il faut qu'on se marie, Jimmy. Avant qu'il naisse.

— Qu'on se marie ?

— Je ne veux pas d'un bâtard, répéta-t-elle.

— Je dois réfléchir, dit-il.

Puis la regardant droit dans les yeux :

— Si j'emménage ici, les filles devront partir. Je refuse d'élever les gosses d'un autre.

— Comment ça, les filles devront partir ? Partir où ? Je suis leur mère. Elles sont ici chez elles !

Jimmy haussa les épaules.

— Si c'est leur maison, ce ne sera pas la mienne, dit-il en se levant. C'est toi qui vois. Si tu veux que je t'épouse et que je fasse de toi une femme respectable, je le ferai, mais je n'élèverai pas les gamines d'un autre. C'est clair ? Et encore moins sous

le même toit que mon propre enfant. Il faudra qu'elles déguerpi-
pissent.

Il enfila sa veste et commença à se diriger vers le vestibule.

— C'est toi qui vois, répéta-t-il avant de sortir et de refermer
la porte derrière lui.

Mavis était abasourdie. C'étaient ses filles et leur place était ici.
Ce matin, quand elle les avait accompagnées à l'école, Rosie lui
avait paru confiante. Elle tenait gentiment sa sœur par la main.
C'était Rita le problème. Elle était difficile ces temps-ci, têtue
et insolente. C'est pour ça que Jimmy l'avait prise en grippe.
Et bientôt, Rosie allait l'imiter. Car Rosie faisait tout comme
sa sœur. À cette différence près qu'elle était douce comme un
agneau. Exactement comme Don.

Il y avait longtemps que Mavis n'avait pas pensé à Don. Elle
se leva et s'approcha du tiroir où elle avait caché son portrait.
Quand Jimmy l'avait « accidentellement » fait tomber de l'éta-
gère, elle avait compris qu'il valait mieux qu'elle le fasse dispa-
raître. Elle le sortit et le regarda longuement. Jamais il ne lui
aurait pardonné s'il avait su qu'elle ne s'occupait plus de ses
filles. Sauf qu'il n'était plus là. Il avait disparu, volé en éclats
quelque part au-dessus de l'Allemagne, et elle avait dû s'occu-
per seule des enfants. Et aujourd'hui, elle avait une chance de
pouvoir recommencer sa vie avec un autre homme. Comment
aurait-il pu lui en vouloir ? « Vas-y, ma jolie, fonce ! Et sois
heureuse ! » lui aurait-il dit.

Il l'appelait « ma jolie ». Elle cligna des paupières pour empê-
cher les larmes de jaillir. Il fallait qu'elle soit forte pour pouvoir
aller de l'avant. Don ne reviendrait plus jamais et elle devait
songer au bébé qui allait naître.

Mme Robinson, chez qui Mavis faisait le ménage, lui avait
donné sa journée. Tandis qu'elle traversait le parc pour se rendre
à l'épicerie, elle s'assit un instant sur un banc, et suivit des yeux
une mère cane et ses canetons qui barbotaient dans la mare. L'un
des petits s'était mis à nager à contre-courant, et Mavis sourit en
voyant que sa mère continuait d'avancer sans se soucier le moins
du monde du caneton égaré qui piaillait à tue-tête.

Ce n'est pas une bonne mère, songea-t-elle, puis elle réalisa qu'elle non plus n'était pas une bonne mère, et son sourire s'effaça. Car dans son for intérieur elle savait qu'elle désirait ce bébé et Jimmy plus que tout au monde, et que Rita et Rosie étaient un obstacle.

Jimmy ne pensait pas vraiment ce qu'il disait, et elle arriverait sûrement à le convaincre. Quant aux filles, elles devraient s'habituer à l'idée d'avoir un petit frère ou une petite sœur et un beau-père.

Elle sortit du parc et se dirigea vers l'épicerie Baillie. En entrant dans le magasin, elle croisa sa mère, un sac à provisions au bras.

— Bonjour, maman.

— Comment vas-tu, ma chérie ? lui demanda Lily. Tu as une petite mine.

— Je vais bien. Je suis juste un peu fatiguée.

Lily hocha la tête.

— Que dirais-tu d'une bonne tasse de thé ?

Mavis hésita, puis finit par accepter.

Une fois chez Lily, celle-ci mit de l'eau à bouillir tandis que Mavis se laissait tomber sur une chaise. Elle se sentait en sécurité ici, dans la cuisine de son enfance. Il y régnait un silence paisible. Lily ne la bombardait pas de questions. Elle mit deux tasses sur la table, remplit une théière et laissa infuser le thé.

— Je lui ai dit, hier soir, déclara soudain Mavis. Pour le bébé.

— Et ?

— Il l'a bien pris.

Mavis but une gorgée de thé avant de poursuivre :

— Il était un peu surpris, bien sûr, mais l'idée de devenir papa ne lui déplait pas.

Elle croisa le regard de sa mère.

— Nous allons nous marier... pour le bébé.

— Tu as envie de devenir sa femme ? Je veux dire, tu veux vraiment te marier avec ce type qui te donne des coups ?

— C'est arrivé une fois et il s'en est beaucoup voulu après. Il avait juste bu un coup de trop. Mais ça ne se reproduira plus.

— Jusqu'au jour où il sera à nouveau saoul, lâcha Lily avec amertume. Et les filles ? Qu'est-ce qu'elles en pensent ?

— Elles ne le savent pas encore, mais tout ira bien.

— Tu sais qu'elles ont peur de Jimmy.

— Oui, tu me l'as déjà dit, s'agaça Mavis. Mais elles vont s'habituer. Elles n'auront pas le choix. Et puis elles seront contentes d'avoir un bébé à la maison.

— Et quand est-ce que vous allez vous marier ?

Lily savait qu'il était inutile d'aborder la question des filles maintenant. Elle songea qu'il valait mieux laisser passer quelques jours.

Ce soir-là, Jimmy rentra à la maison avec une valise. Il la posa au pied de l'escalier et poussa la porte de la cuisine. Quand elles le virent, les filles, qui étaient en train de dîner, se pétrifièrent. Il plongea la main dans sa poche et en sortit son carnet de rationnement.

— Voilà, dit-il en le posant sur la table. Et maintenant, j'espère pouvoir manger correctement. Je vais mettre mes affaires en haut.

Juste avant de sortir, il se retourna et lança :

— Et je veux mon nom sur le bail. Compris ?

— Est-ce qu'oncle Jimmy va rester ici ? demanda Rosie.

— Oui, ce sera bientôt ton nouveau papa.

— Je veux pas d'un nouveau papa, regimba Rita. J'aime pas l'oncle Jimmy. Il est méchant.

— Ça suffit ! Il va venir habiter avec nous et tu as intérêt à te tenir à carreau, s'emporta Mavis en saisissant Rita par les épaules et en la secouant de toutes ses forces.

— Pourquoi est-ce qu'il vient vivre avec nous ? demanda Rosie.

— Parce que nous allons fonder une famille. Vous apprendrez à l'aimer.

— Non, rétorqua Rita. Pas moi. Il m'aime pas.

— Il ne va sûrement pas t'aimer si tu te comportes comme ça. Finis ton assiette et va jouer dehors.

Rita engloutit ce qu'il restait de sa tartine et sortit sans dire un mot.

— Je peux sortir jouer dehors, moi aussi ? demanda Rosie en descendant de son tabouret.

— Oui, mais pas longtemps.

La petite fila aussitôt rejoindre sa sœur, au grand soulagement de Mavis. Elle ne voulait pas qu'elles soient là quand Jimmy redescendrait. Elle l'entendait s'affairer dans la chambre et se demanda ce qu'il fabriquait. Juste au moment où elle se levait pour sortir dans le couloir, elle l'entendit qui descendait les marches.

— Je sors, lui lança-t-il.

— Tu ne vas pas dîner ?

— Je mangerai en rentrant.

Après son départ, elle monta dans la chambre. La porte de l'armoire était grande ouverte et ses vêtements à elle étaient sortis et entassés sur le lit. Les affaires de Jimmy étaient toujours dans la valise et elle comprit qu'il voulait qu'elle les range. Elle commença à trier et ranger ses propres vêtements pour faire de la place dans la penderie.

Sur ces entrefaites, Rita rentra. Elle avait vu Jimmy sortir alors qu'elle et Maggie étaient en train d'apprendre à Rosie à sauter à la corde, et s'était aussitôt ruée dans la maison.

Profitant de ce que sa mère était à l'étage, elle se faufila sans bruit dans la cuisine et ouvrit le tiroir du vaisselier. Son papa était là, souriant derrière le verre brisé du cadre. Elle avait trouvé son portrait quelques jours auparavant alors qu'elle cherchait un crayon. Rita ouvrit le cadre et en sortit la photo, puis se demanda où elle pourrait le cacher. Elle ne pouvait pas prendre le risque de monter dans sa chambre alors que sa mère se trouvait là-haut. Elle ne pouvait pas davantage le mettre dans l'entrée, si bien qu'elle ouvrit la porte du salon. Personne n'y allait jamais, sauf pour Noël. Elle s'approcha du fauteuil de son père et glissa la photo à l'intérieur du coussin.

Cette fois, il était en sécurité. Elle ne voulait pas d'un autre père ; son papa serait toujours son papa. Oncle Jimmy allait vivre avec elles, soit, mais il ne serait jamais, jamais son père. Quelques semaines plus tard, quelqu'un frappa un grand coup

à la porte. Quand Mavis alla ouvrir, elle eut la surprise de trouver sa mère.

— Pourquoi est-ce que cette enfant a une coupure au front ? voulut savoir Lily. Pourquoi est-ce que Rita a un coquard ?

— Elle... elle est tombée de son tabouret, hier soir, bafouilla Mavis. Et elle s'est cognée contre la gazinière.

— Elle s'est cogné la tête contre la gazinière ? répéta Lily, écœurée. Je ne te crois pas. Tu mens.

— Elle a basculé de sa chaise...

— Tu veux dire qu'on l'a poussée. C'est ce Jimmy, je parie. Il ne devrait pas vivre ici, Mavis. Je te l'ai déjà dit. C'est un méchant homme. Il te rudoie...

— Non ! Ce n'est pas vrai ! C'est Rita qui...

— Il te bat, poursuivit Lily, et il bat les filles. Et quoi que tu puisses en dire, il ne s'arrêtera pas. Les hommes comme lui ne s'arrêtent jamais.

— Ce n'est pas ce que tu crois, maman. Rita est tombée de sa chaise. Tu sais bien comment elle est. Elle n'arrêtait pas de gigoter... et elle a fini par tomber.

Mavis soutint le regard de sa mère, la mettant au défi de la contredire.

— C'est ce qu'elle m'a dit..., reconnut Lily, soudain moins sûre d'elle.

— Parce que c'est la vérité. Tu l'as croisée sur le chemin de l'école ?

— Oui, juste au moment où elles allaient entrer dans la cour.

— Désolée, maman, mais je dois partir si je veux être à l'heure chez Mme Robinson. Mais tu peux m'accompagner un bout si tu veux.

Elles commencèrent à se diriger vers l'arrêt de bus.

— Au fait, Jimmy doit aller à l'état civil aujourd'hui, pour la publication des bans. Il a dit qu'il s'en occuperait pendant sa pause déjeuner.

Lily eut un haut-le-corps.

— Tu songes vraiment à l'épouser ?

— Oui, répondit Mavis sans hésiter. Je suis sûre que ce sera un bon père.

— Mais tu sais bien que...

— Désolée, maman, mon bus arrive.

Mavis fit signe au conducteur.

— Je passerai te voir demain, dit-elle en sautant sur la plateforme.

Lily la regarda s'éloigner, le cœur serré. Elle n'arrivait pas à croire que Rita était tombée de sa chaise. Jimmy Randall l'avait certainement poussée. Jimmy Randall, ce moins que rien.